

ALEXIE MORIN

# **OUVRIR SON CŒUR**

---



LE QUARTANIER

Il existe des conduites magiques, qui abolissent les distances à travers l'espace et le temps : les émotions.

SIMONE DE BEAUVOIR

*La force de l'âge*

I

L'ŒIL CROCHE

/ I

Les premiers souvenirs de ma vie sont presque tous faits de lumière. C'est la fête de mon frère, fin mars, printemps hâtif, je vois des rubans de papier jaune pâle qui brillent au soleil et des silhouettes à contre-jour devant la porte-fenêtre. Quand ils s'éloignent, les gens se consomment, à commencer par leurs contours, puis leur cœur disparaît aussi, dans une petite flamme blanche.

/ 2

J'avais décidé de descendre par la rue Marquette au lieu de la rue King. C'est plus long, de l'hôtel, mais le détour en vaut la peine. Je suis passée devant le séminaire, puis devant la cathédrale, et j'ai gagné Wellington par la rue du Palais. J'ai longé un côté du carré Strathcona, regardé l'hôtel de ville, gris contre le ciel gris. C'est toujours un sentiment étrange de me trouver là en tant qu'adulte. Il était plus de cinq heures, je

me suis dépêchée d'entrer dans le bar. Nous lançons le neuvième livre de Patrick Nicol, *La nageuse au milieu du lac*. Patrick venait d'arriver au Quartanier. Je m'en réjouissais, il avait été mon prof au cégep et j'avais toujours entretenu une admiration particulière pour son œuvre et pour lui. C'était en mars 2015; c'était notre premier lancement à Sherbrooke. J'y étais en tant qu'éditrice, mais je n'avais pas encore apprivoisé le mot, je le prononçais rarement. Il n'y avait pas beaucoup de monde encore. Je suis allée poser mon sac et mon manteau derrière la table de vente et j'ai filé au bar. Je me suis présentée au gérant, j'ai salué notre photographe et je lui ai montré, dans la salle, les gens que je voulais retrouver sur ses photos. J'ai aperçu Patrick, qu'entouraient déjà plusieurs personnes. Je lui ai envoyé la main. On aurait le temps de se parler plus tard.

Mon verre est arrivé. J'ai pris une première gorgée, et l'espace s'est rempli de monde à saluer et embrasser sans que j'aie eu le temps de m'en rendre compte.

J'habitais Montréal depuis douze ans. Depuis que j'avais quitté les Cantons-de-l'Est, j'avais assidûment rendu visite à ma famille à Windsor, et de moins en moins à mes amies, jusqu'à ce que nous nous perdions de vue. Je préférerais qu'elles viennent à Montréal, en terrain neutre. À Windsor, je me sentais observée. Je cherchais des occasions de fumer mes joints tout en évitant leurs remarques inquiètes, et peut-être dédaigneuses, fumer n'avait plus rien de festif, ça ne servait qu'à m'endormir les nerfs. Je sais maintenant que ça fait partie

## I. L'ŒIL CROCHE

de moi de ne conserver que très peu d'amis. La présence des autres près de moi, ou même à la périphérie de mon esprit, m'angoissera toujours plus qu'elle me rassurera. Il y a des raisons à cela, plein de raisons. J'ai longtemps refusé d'admettre que ça me faisait plus de mal que de bien de revoir mes amies du secondaire, de retourner voir dans notre ville natale celles qui vivaient encore là-bas, ou bien tout près, certaines encore chez leurs parents. Or je ne les détestais pas. Je les aimais et je m'en voulais de mon comportement. J'avais peur quand je recevais leurs invitations à sortir. Si elles appelaient chez mes parents pour me parler, l'angoisse montait en vagues impossibles à stopper. J'aurais voulu leur dire, je m'épuisais à essayer; ça ne sortait pas. Quand je suis arrivée à la maîtrise, il restait moins d'une dizaine de personnes là-bas qui comptaient pour moi, un noyau de quatre ou cinq filles, à commencer par Jade, mon amie la plus proche. J'avais habité en appartement avec elle durant trois ans, le temps qu'elle fasse son bac. On rêvait de déménager à Montréal ensemble depuis l'âge de quatorze ans, et j'avais tout gâché. Quand elle est partie vivre un an en Californie avec une autre fille, j'ai cru confusément que c'était pour s'éloigner de moi. Je comprenais ce désir, ce besoin de mettre une distance entre elle et moi.

Ces filles, c'était celles à qui je devais de ne pas avoir passé mon adolescence dans l'isolement total. Celles qui m'aimaient comme j'étais. Celles qui m'aimaient quand même. Quand elles me disaient que j'étais bizarre, que

j'étais différente, que j'étais incompréhensible, que je pensais trop, que j'étais gaffeuse, sauvage, susceptible, mais qu'elles m'aimaient quand même, je parvenais à m'en réjouir même si une partie de moi leur en voulait. Après quelques années à Montréal, je leur en voulais aussi pour leur incapacité à voir combien j'avais changé.

Ce qui importe aux gens qui se connaissent depuis toujours, ce n'est pas le changement, c'est ce qui reste pareil. Il y a des gens pour qui les années d'école, particulièrement du secondaire, sont les meilleures de la vie. Alors même qu'ils traversent l'adolescence, ils mettent en scène cette fiction, *la plus belle période de notre vie*, et, des années plus tard, se réunissent pour se célébrer. Ils sont encore là, ils sont encore ensemble, ils ont obéi à l'injonction des messages qu'ils ont gribouillés dans les albums de finissants les uns des autres : reste comme tu es. Ne change pas. Je ne comprendrai jamais. Je voulais me rendre méconnaissable à qui m'avait connue avant l'âge de vingt ans. Rien ne me faisait plus peur que cette exigence que je percevais, de rester la même, pour plaire à qui croyait me connaître. J'avais fini par cesser de leur annoncer mes visites.

/ 3

Je désirais et craignais en même temps qu'on me reconnaisse, que quelqu'un passe la porte et me reconnaisse, que quelqu'un me voie et s'écrie : « Mon Dieu, je t'aurais

jamais reconnue ! » J'avais annoncé ma présence à Sherbrooke sur les réseaux sociaux. J'avais publié un statut incluant l'adresse du bar, j'avais mis un point d'exclamation : « Venez nous voir ! » Je me disais que si j'étais mes vieilles amies de Windsor, je resterais chez nous. Je me projetais en elles, par réflexe je me mettais à leur place, j'imaginai leur irritation, assez légère pour qu'elles la chassent en une expiration sèche et ne pensent plus à moi, qui ne leur avais pas parlé depuis cinq ans.

Je m'étais bien habillée. Je portais un pantalon en tweed gris moucheté de noir et un col roulé en mérinos. Mes lunettes étaient immenses, elles m'alliaient bien, et je n'avais pas entendu de remarque sur mon œil depuis des années. J'avais publié deux livres, j'avais un beau garçon de cinq ans, j'étais amoureuse. J'étais à Sherbrooke parce que notre maison d'édition avait publié un livre et ce livre attirait tous ces gens dans ce bar, une vraie foule, autour de nous.

/ 4

Nous buvons des martinis en échangeant des nouvelles avec les amis écrivains et les connaissances du milieu littéraire. Je tombe sur une de mes anciennes profs qui enseigne maintenant au cégep de Drummondville – et je parle beaucoup trop longtemps de mon fils, au moins dix minutes de trop, au cours desquelles une voix dans ma tête me supplie de la fermer, à la fin je désespère de



changer de sujet, puis j'y arrive avec un sentiment d'abdication, de nullité, presque de honte. Quand un sujet me passionne, je m'emporte, et je ne vois pas venir le moment où mon interlocuteur perd l'intérêt pour ce que je dis. L'émotion m'aveugle, que je parle de mon amour des *Frères Karamazov*, de botanique, de féminisme, de chaussures et de cheveux, de cocktails ou du développement de l'enfant. C'est quand je parle trop de mon fils que je me sens le plus mal : personne ne veut à ce point connaître les ramifications de mes inquiétudes à son sujet, personne ne s'émerveille autant que moi de son intelligence et de son éloquence, de ses progrès, qui non seulement me remplissent de fierté, mais me donnent l'impression d'apprendre profondément sur la langue et sur l'être humain. Dans un événement mondain, on survole les sujets, on parle de ce qui nous occupe, de ce qu'on a accompli, on se montre curieux envers les autres. Ce n'est pas le moment de manier des concepts, de spéculer, de poursuivre une idée sans savoir si elle nous conduira vers l'épiphanie ou dans un cul-de-sac assommant. Je passe beaucoup de temps à réfléchir, et pas toujours à des questions bien concrètes. Mes idées s'agglutinent en masses dont je sens qu'elles me seront un jour utiles, mais j'ignore en quoi. Des pans entiers de ma vie se déroulent uniquement dans ma tête, et c'est impossible de sortir ce contenu de ma tête pour le montrer. Je ne devrais même pas essayer. Ça ne compte pas, si ça n'existe que dans ma tête, ce n'est pas fini, ce n'est pas montrable. Ça ne ressemble à rien. Par-

## I. L'ŒIL CROCHE

fois je m'excuse d'avoir essayé de le montrer. Désolée, je parle trop. Parfois aussi j'essaie de me convaincre que j'exagère, que les autres, forcément, ne me perçoivent pas comme je l'imagine. Je me rassure : ils pensent à autre chose, ils pensent à la manière dont eux-mêmes sont vus, ils pensent à leur prochaine cigarette, ils pensent au nombre d'heures de sommeil qui leur reste et à leur journée de travail du lendemain.

Patrick me présente de ses étudiantes. Elles sont en dernière session de DEC, l'une va étudier en littérature l'automne prochain, l'autre s'est inscrite en droit, elles n'ont pas encore reçu leurs réponses, mais c'est dans la poche. Elles rayonnent, elles sont d'une élégance dont on sent qu'elles la tiennent de leurs mères et de leurs grands-mères, à leur manière de remonter leurs cheveux, à leurs foulards, à leurs bijoux sertis de pierres naturelles, on le sent même si, comme bien des filles de leur âge, elles préfèrent l'usé au neuf. Je dis à Patrick, car je sais qu'il va comprendre, que j'ai l'impression que je n'aurai jamais cette classe-là. Même si toute ma vie j'essayais de me hisser à ce niveau d'aisance, je n'y arriverais pas. Il comprend. On suppose que nos enfants ressentiront moins cruellement ce décalage, mais on ignore combien de générations suffiront à l'effacer pour de bon.

Mes parents sont venus. Ils boivent de la bière blanche, puis mon père a envie d'essayer un martini. Je lui en commande un, je choisis un gin forestier avec une note d'épinette puissante, je demande un zeste de citron, pas de jus d'olive, pas trop de vermouth – juste assez pour

émousser le tranchant du gin à quarante-deux pour cent d'alcool. Je lui tends son verre. Attention, dis-je, c'est un brise-jambes. Mon père rigole, l'air de dire ma petite fille. Comme à peu près tout le monde, il croit que si je peux, moi, en boire trois de suite, les martinis ne lui causeront aucun dommage. C'est sans compter mes années d'entraînement. La boisson m'aide à tenir le coup dans les fêtes. À tolérer la proximité des autres en si grand nombre. À parler aux autres. À leur parler avec un minimum de confiance en ce que j'ai à dire, ou plutôt, à ne pas craindre leur réaction. À avoir confiance en eux.

/ 5

À une époque de ma vie, vers dix-huit ans, j'étais très à cheval sur la distinction entre l'estime de soi et la confiance en soi. J'avais découvert là une nuance importante qui m'aidait à m'expliquer à moi-même. Je sais que je ne suis pas laide, je sais que je ne suis pas conne. Ça, c'est l'estime de soi : les constats qui découlent de l'observation de soi. La confiance, la capacité d'actualiser son potentiel, d'exprimer ses besoins, d'obtenir ce qu'on mérite et d'exiger d'être traitée avec la dignité due à tout humain, c'est une autre affaire, c'est ce qui me manque.

Quand j'étais petite et que des enfants riaient de moi à l'école, mes parents me disaient de les ignorer. Écoute-les pas, ils vont se tanner. Tu sais ce que tu vaux.

## I. L'ŒIL CROCHE

Il s'agit de faits objectifs : je ne suis pas laide, et je ne suis pas conne. Au moment d'écrire ces lignes, j'ai trente-quatre ans. Quand je regarde mon visage dans le miroir, je le trouve beau. Quand je regarde mon corps dans le miroir, j'en suis satisfaite. J'ai donné naissance, comme le veut l'expression, et je ne suis pas dévastée, je m'aime plus qu'avant. Mon corps ne m'inspire pas de dégoût. Je sais que je suis intelligente. Je sais que je suis talentueuse. Les jours où les astres s'alignent et où l'intelligence et le talent s'expriment en harmonie, vers le dehors, j'accède à des états de grâce et ces états de grâce laissent des traces. J'ai l'écriture. Même si je me retrouvais seule au monde demain, je l'aurais encore et je pourrais créer quelque chose de beau.

Ne pas reconnaître que cela existe et que cela est possible serait stupide, parce que je vais mourir un jour, et qu'à ce moment plus rien ne sera possible. Je ne peux comprendre que les gens se laissent distraire du fait qu'ils mourront un jour et s'éparpillent dans le culte des apparences, l'amour de la loi, le défaitisme, l'ennui.

Je me sens coupable de même écrire que je ne suis ni laide ni conne, mais que pourrais-je, si je ne m'exerçais pas, de mon mieux, à le penser ? Comment admettre que je suis peut-être laide, comment admettre que je suis peut-être stupide, alors qu'un jour je serai morte, et que je n'aurai reçu que cet esprit, que ce corps, pour – je cherche des verbes comme *profiter, tirer parti* – que je n'aurai reçu que cet esprit, que ce corps, le temps de ne pas être morte ? Ne pas me reconnaître au moins

la non-stupidité, la non-laideur, n'est-ce pas appeler la mort ? N'est-ce pas l'attendre ? N'est-ce pas accepter le gaspillage ?

/ 6

Ce livre s'appelle *Ouvrir son cœur*. « Ouvrir son cœur », ça veut dire « se confier ». Le cœur étant le siège des émotions, on peut supposer que les émotions sont l'objet des confidences. À priori, cette locution inspire des images attendrissantes, touchantes. De vieilles amies qui prennent le thé sur le balcon, des petites filles qui avouent leurs mauvais coups à leurs mères. Je n' imagine que des femmes et des filles. Jamais les hommes n'ouvrent leur cœur, jamais ils ne discutent de leurs émotions, ni entre eux ni avec eux-mêmes. Ouvrir son cœur n'est pas censé être un acte public. Si l'on considère les émotions comme un domaine féminin, si aux femmes on prête plus volontiers ce qu'on appelle *l'intelligence émotionnelle*, on ne veut pas entendre parler de ce qu'elles ressentent. Le travail émotionnel qui leur est imparti, c'est un travail de régulation, de contrôle. Ce contrôle m'a toujours manqué.